

Texte de la 611^e conférence de l'Université de tous les savoirs donnée le 15 janvier 2006

Yves Michaud : « Variétés du déplacement »

L'ensemble de ces conférences aura permis de se faire une idée d'un monde où les déplacements à grande échelle tiennent une place essentielle - un monde mobile et fluide, pour ne pas dire liquide. Ce n'est pas complètement inédit dans l'histoire humaine quand on pense aux exodes ou colonisations qui scandent l'histoire mais l'ampleur du phénomène et sa banalité rendent la situation effectivement nouvelle. Ces déplacements ont deux aspects majeurs : le déplacement des choses et des idées, dont il a été relativement peu parlé mais qui est au cœur de la globalisation, le déplacement des personnes.

Le déplacement des choses et des idées

Le déplacement des choses et des idées fut abordé, il y a deux ans, lors des conférences sur la globalisation, ainsi qu'en 2000, mais il mérite qu'on y revienne. Ne serait-ce que pour en souligner l'importance.

Le déplacement des choses relève de la logistique, qui est à la fois une science appliquée, une technique d'engineering et un ensemble de pratiques. La logistique est aujourd'hui un des secteurs clefs de la vie économique, militaire et humanitaire. Comment faire pour que les choses arrivent au bon moment, là où on en a besoin et au meilleur coût ? Ceci vaut pour les composants d'un ordinateur monté en Irlande qui doit arriver dans les meilleurs délais chez le particulier qui a commandé sa configuration personnelle. Ceci vaut pour une expédition militaire où il s'agit d'acheminer et de rapatrier des troupes mais aussi des moyens d'intendance, des approvisionnements en munitions, en pièces détachées et en armes, des moyens sanitaires et médicaux. Le tsunami en Asie du Sud-est à la fin de l'année 2004 a montré qu'une assistance humanitaire nécessitait des moyens logistiques lourds et qu'il y a loin entre des dons en argent et une assistance sur place.

Le déplacement des idées, en utilisant ce dernier mot en un sens large qui inclut les émotions que suscitent les idées, est un des aspects les plus importants de la «vie dans le déplacement» caractéristique de l'époque contemporaine. Les rumeurs, les émotions et les modes circulent aussi vite que l'information. Elles touchent des milliards d'hommes quasiment au même moment. A 6h du matin, une journée banale s'annonce et à 7h, avec l'annonce de la mort de Lady Di commence une période d'émotion occidentale universelle... Il ne faudrait pas pour autant oublier ces modes de déplacement des idées plus lents que sont la transmission éducative, l'exposition des œuvres d'art, les échanges d'idées et colloques, le renseignement militaire ou économique, la collecte des données, la cession de brevets, la vente de droits. Avec les décalages et conflits qu'il peut y avoir entre ces deux modes de transmission.

Après avoir rappelé cette extension du sujet aux choses matérielles et aux idées, je vais me restreindre aux déplacements humains.

Les déplacements humains

Les hommes sont des êtres mobiles, qui ont progressivement envahi et colonisé la terre. Encore à la fin du XVII^e siècle, il y a donc à peine trois siècles, le philosophe anglais John Locke dans le *Second traité du gouvernement civil* parle de cette époque pas si lointaine pour lui et ses contemporains où la terre entière était, selon ses termes, «comme l'Amérique», c'est-à-dire vide. Effectivement, au fil de l'évolution humaine, les hommes ont occupé le monde, y compris en ses parties les plus inhospitalières en faisant preuve de capacités remarquables d'adaptation au milieu. Certains anthropologues rapportent cette capacité au caractère omnivore de l'être humain : le fait de pouvoir tout manger libérerait l'homme de la dépendance à un milieu de subsistance déterminé, mais il est aussi possible que le caractère omnivore fasse partie de l'adaptabilité humaine et qu'il y ait en fait un cercle.

Toujours est-il que l'homme peut se déplacer. Durant les conférences de l'Université de l'an 2000, j'avais été particulièrement intéressé par une conférence de Roland Douce sur la feuille des plantes (conférence du 4 mars 2000). Quelle relation avec notre sujet ? Simplement que les arbres doivent répondre aux conditions du milieu et faire face aux diverses attaques sans pouvoir bouger, en restant immobiles, un peu comme ces maîtres des arts martiaux orientaux qui sont réputés pouvoir neutraliser les attaques de leurs adversaires sans bouger...Un arbre réagit au déficit d'eau, de minéraux ou de lumière en réorientant ses feuilles, en les contractant, en les perdant. Il réagit aux attaques des insectes et des champignons par des réactions chimiques. Nous nous avons le choix entre supporter, dépérir, nous révolter - ou changer d'endroit. Pour fuir des ennemis ou des prédateurs, pour trouver de meilleures conditions de subsistance, pour trouver des partenaires sexuels, pour améliorer notre existence - ou simplement pour prendre l'air et changer nos idées. Les hommes sont, certes, des animaux territoriaux mais aussi des animaux facilement déterritorialisables et reterritorialisables. Des tribus décident de changer de territoire ou, comme nous en été, elles migrent de manière saisonnière ; des groupes religieux ou des minorités persécutées partent s'installer dans un pays plus accueillant ou des zones inaccessibles et vides ; des militants ouvriers, comme au XIXe siècle, partent fonder la cité utopique de Cabet, l'Icarie, en Amérique ; des militants internationalistes partent comme dans *Les Conquérants* de Malraux propager la révolution communiste à Canton en Chine, des femmes russes ou philippines cherchent aujourd'hui des maris à l'étranger sur Internet. Telles sont quelques unes des variétés du déplacement.

Il y en a presque autant que d'histoires individuelles et je ne pourrais certainement pas parler de toutes.

Certaines de ces formes de déplacement sont pour nous si lointaines ou rares qu'elles sont devenues des métaphores.

Ainsi le voyage du naufragé qui entreprend de revenir chez lui à la manière d'Ulysse dans *L'Odyssée*. L'odyssée est devenu la métaphore d'un long voyage, pas forcément de retour, d'un enchaînement d'expériences et même d'une sorte de phénoménologie de la conscience au fil de ces expériences. Dans la réalité, les naufragés sont aujourd'hui peu nombreux (on en trouve plus sur les autoroutes que sur les océans...), recherchés et secourus par les sauveteurs, parfois aussi rapatriés d'office quand ce sont des immigrants indésirables. Ils ne traînent pas le monde sur la voie d'un retour interminable.

De même le voyage d'exploration. L'explorateur d'aujourd'hui est un cinéaste qui part faire un documentaire d'aventure produit par *Discovery Channel* ou *National Geographic* où même les bêtes sauvages jouent un rôle de composition dans des réserves qui sont à mi-chemin entre le studio de cinéma et le zoo. L'aventure est balisée, organisée, sécurisée et on ne se perd plus dans l'Enfer vert amazonien. Quant aux ethnologues, ils ont disparu avec les primitifs et ils en apprennent plus dans une banlieue que sur le terrain indigène. Le professeur d'anthropologie peut juste être enlevé et négocié contre une rançon ou dépouillé de ses biens comme un touriste ordinaire.

De même encore pour le voyage à destination des colonies, dont parle toute une littérature coloniale et dont traite encore Simenon dans le recueil de ses articles de presse des années 1930, repris dans *Mes Apprentissages*. Il n'y a plus de colons pour rejoindre en première ou deuxième classe d'un paquebot parti de Marseille ou de Bordeaux leur comptoir commercial ou leur poste administratif. Les colons s'appellent désormais des expatriés qui se consacrent au business ou à l'humanitaire.

D'autres déplacements sont des souvenirs heureusement lointains, même s'ils réapparaissent brutalement à l'occasion des crises politiques et des guerres civiles. Ce sont les exodes, invasions, retraits. Nous parlons désormais plus généralement de réfugiés à qui des organismes internationaux ou non gouvernementaux apportent une assistance : réfugiés du Soudan, du Congo, et récemment en Europe encore de Bosnie, de Serbie et du Kosovo.

Le XXe siècle a malheureusement inventé un voyage involontaire bien particulier, fruit monstrueux de la persécution et de la technique - le voyage vers les camps de concentration et d'extermination, voyage interminable constituant lui-même une première étape de l'extermination. Je n'en parlerai pas car, même si cela semble jouer sur les mots, la déportation, le fait de déporter quelqu'un, ne me paraît pas une forme de déplacement mais un transport d'individus considérés comme des choses. C'est pourquoi je ne parlerai pas

non plus du voyage des esclaves ni de la traite. D'ailleurs, quand on parle des formes de traite et d'esclavage contemporains, à propos des réseaux de prostitution ou des marchands de passages pour immigrés clandestins, il y a toujours au départ un consentement pour partir vers des pays où l'on espère que la vie sera meilleure.

En fait, les déplacements des personnes ont aujourd'hui quelques formes particulières : les déplacements de ceux qui vivent et travaillent dans le déplacement (hommes d'affaires, navigants, artistes en tournées, saisonniers, gens du voyage, mais aussi gens à la dérive) et, de manière massive, l'immigration et le tourisme, que l'on considère à tort de manière séparée. A ce dernier sujet, il m'a paru extrêmement significatif que le chiffre d'affaire du tourisme international (environ 380 milliards de dollar) soit proche du total des sommes que les immigrés envoient dans leurs pays d'origine, 400 milliards de dollar. On a là des phénomènes parallèles, économiquement comparables, et qui pèsent également dans le développement de la planète. Il y a de bonnes raisons de penser que les deux continueront à croître en même temps : ce sont les mêmes facilités de transport qui interviennent dans les deux cas et la diffusion rapide des informations est dans les deux cas source de motivation - à aller découvrir un pays ou à vouloir en rejoindre un autre. Je vais me concentrer sur ces deux dernières formes contemporaines ou récentes du déplacement et sur les expériences qu'elles constituent.

Je parlerai du déplacement du migrant, de celui du touriste et je le ferai à partir de l'expérience littéraire. Nous nous fions en effet beaucoup aux données des sciences humaines, aux recherches économiques, démographiques, sociologiques : comme si donner un pourcentage, un nombre d'entrées ou un montant en milliards de dollars ou d'euros disait le tout d'un phénomène. Ou bien, à l'inverse, nous faisons confiance à nos intuitions personnelles, ce qui débouche sur une approche purement subjective. Il me semble que la littérature peut aussi être une source de connaissance (je dis bien «connaissance»). Elle a en effet ceci de particulier qu'elle élève des expériences individuelles à une certaine forme en les faisant ainsi dépasser leur subjectivité. Elle a aussi ceci de particulier qu'elle propose des scénarios et hypothèses, puisqu'elle travaille dans l'élément de la fiction, mais en devant les assortir d'un certain nombre de détails qui rendent concrètes les hypothèses et leur donnent ainsi une capacité d'analyse plus forte que la simple hypothèse philosophique. Le philosophe peut bien mobiliser toute sa puissance mentale à analyser ce qu'est un «étranger»(je pense ici aux analyses de Zygmunt Bauman), il ne le fera pas aussi bien que le romancier qui aura à élaborer en détail la vie de l'étranger dans l'étrangeté de ce qu'il vit.

Je vais commencer donc par cette étrangeté du déplacement pour celui qui émigre et immigrer et le ferai à partir d'une nouvelle de V.S. Naipaul, «Un parmi tant d'autres» qui figure dans un livre de 1971, *Dans un Etat libre, In a free State*.

L'histoire est simple et même banale : c'est celle de la réussite d'un immigré, avec son ambiguïté inévitable. Au début de la nouvelle, le narrateur, un Indien, Santosh, annonce que maintenant il est citoyen américain, qu'il vit à Washington et que tout le monde aura l'impression qu'il s'est bien débrouillé.

Il vient de Bombay, où il vivait heureux en étant le cuisinier d'un riche homme d'affaire. Il servait son maître la journée et le soir sortait sa literie pour dormir dans la rue, devant la porte de la maison. Au moment de la mousson, il vivait dans un placard sous l'escalier. Il avait même le droit de faire ses besoins dans la maison.

Son patron est envoyé en poste à Washington. Santosh a d'abord peur d'être abandonné - il lui faudrait retourner dans son village indien près de sa femme et de ses enfants, mais il n'en a pas envie car il considère qu'il a fait sa vie à Bombay.

Après beaucoup d'hésitations, son patron lui propose de l'emmener avec lui en l'avertissant que Washington n'est pas Bombay, et surtout que son salaire en roupies ne vaudra rien.

Je passe sur les péripéties assez drôles du voyage de Santosh : celui-ci n'a jamais fait de valises (il emmène ses hardes dans des baluchons), n'a jamais pris l'avion, n'a jamais utilisé des toilettes d'avion (il souille tout parce qu'il ne comprend pas comment cela marche), n'a aucune idée de ce que peut être du champagne (il en

prend sans savoir ce que c'est quand on lui offre des rafraîchissements), ne sait pas quoi faire de son jus de bétel dans la cabine, etc.

A Washington, il va découvrir qu'on peut avoir un placard plus grand et même très grand pour dormir, que les roupies de son salaire ne valent rien (il dépense ses sept dollars de salaire en une sortie), que l'on peut voir le monde à la télévision (pour lui les Américains dans les publicités sont plus réels que ceux qu'il aperçoit dans la rue), que des blancs habillés comme lui, c'est-à-dire littéralement des va-nu-pieds, peuvent faire des processions en l'honneur de Krishna. Et puis il va s'enhardir, élargir le cercle de ses sorties, se rendre compte qu'il a du charme alors qu'il ne s'était jamais regardé dans un miroir, céder aux avances de la domestique noire de l'étage du dessus. De fil en aiguille, il va abandonner un jour son maître, devenir cuisinier dans un restaurant indien chic, épouser la domestique noire et se retrouver...citoyen américain. L'histoire, encore une fois, est banale et ce doit être celle de millions d'immigrants qui, un jour ou l'autre, parviennent à avoir des papiers. Dans le restaurant où il travaille, Santosh commence d'ailleurs par ne pas comprendre pourquoi les serveurs mexicains sont obsédés par ces fameux papiers et il découvre alors avec stupeur qu'il est lui aussi irrégulier.

L'important, comme dans beaucoup de textes de Naipaul, est dans la perception fine de «l'énigme de l'arrivée» (c'est le titre de l'un de ses romans-récits les plus forts) et de la transformation identitaire qui se déroule dans le déplacement.

Le déplacement rend d'abord énigmatique ce que l'on trouve autour de soi : bien sur le voyage en avion, l'appartement de Washington, la télévision, les Noirs dont Santosh a une sainte frousse et qu'il déteste. Le déplacement rend aussi bizarres ou énigmatiques les repères sociaux les plus ordinaires. Ainsi Santosh à son arrivée à Washington cherche l'endroit où se réunissent les domestiques comme cela se faisait à Bombay dans sa rue - mais il ne trouve rien et les premiers compagnons qu'il rencontre ce sont des hippies et des clochards dans un parc parce qu'ils sont va-nu-pieds comme lui et portent les mêmes vêtements dépenaillés qu'il considère lui comme normaux. Quand il rencontre dans le parc où il s'aventure des adorateurs de Krishna, il a une impression bizarre :

«C'était un peu comme une danse de Peaux-Rouges dans un film de cow-boys mais ce qu'ils chantaient, c'était en sanskrit et à la louange du Seigneur Krishna.

J'étais très content. Puis il m'est venu une idée qui m'a troublé. Peut-être à cause de l'aspect métissé des danseurs, peut-être à cause de leur mauvais prononciations du sanskrit et de leur accent. J'ai pensé que ces gens étaient maintenant des étrangers, mais que sans doute autrefois ils avaient été pareils à moi. C'était comme dans les histoires : on les avait amenés là il y a très longtemps, en captivité parmi les hubshi (les noirs) et ils étaient devenus les représentants d'un peuple perdu, semblables à nos gipsies vagabonds, et avaient oublié ce qu'ils étaient avant» (édition française, Paris, Albin Michel, p. 37)

Du coup, perdu dans ce monde étrange, il n'ose pas trop sortir et, comme en outre, tout est hors de sa portée parce que trop cher, il vit comme un prisonnier ou un reclus. Il reste dans l'appartement de son maître sans beaucoup à faire et regarde le monde américain à la télévision.

L'impression d'étrangeté va s'intensifier et en même temps se dissiper quand il découvre l'intérêt que lui porte la domestique noire de l'étage du dessus, qui le terrorise (c'est une noire, elle est entreprenante et il est raciste), mais qui en même temps le fascine avec sa sensualité lourde. Il se demande bien pourquoi elle s'intéresse à lui. Il va commencer à se regarder dans le miroir, ce qu'il n'a quasiment jamais fait. Il va prendre conscience de son aspect, de ses vêtements dépenaillés, se rendre compte aussi que les gens ont été plutôt tolérants avec lui qui était en haillons. Mais du coup aussi, commençant à se percevoir comme quelqu'un (même «un parmi tant d'autres»), il ne va plus se considérer comme «prisonnier». Il se rend compte alors qu'il ne sait plus s'il a encore envie de retourner à Bombay : «Ici, dans l'appartement, je ne savais plus ce que je voulais»(p. 43).

En prenant conscience de lui-même, il acquiert une identité . Attention, ce n'est pas une identité nouvelle, c'est une identité tout court, quelque chose dont il n'avait jamais eu l'idée. Alors qu'il se voyait uniquement à travers son patron, il commence à se considérer comme un autre homme que lui et à voir en revanche son patron tel qu'il est : un homme de trente-cinq ans, grassouillet, anxieux, supportant mal les remarques méprisantes de ses invités.

Bien sur, Santosh va succomber aux avances de la noire, coucher avec elle, ce qui va le mettre dans des angoisses terribles - il prend un grand bain, cherche à se purifier d'elle en se frottant le sexe avec un citron puis se lance dans de grandes lamentations et finit par une méditation hindouiste.

Le processus d'émancipation continue :

«L'idée que je pouvais me libérer, c'était une idée toute simple mais je n'y avais pas pensé plus tôt. Avant de m'adapter à mon emprisonnement, j'avais seulement voulu fuir Washington et retourner à Bombay. Puis pour moi, tout s'était embrouillé. En me regardant dans la glace, j'avais su qu'il m'était impossible de regagner mon pays, d'y retrouver le genre de travail que je faisais là-bas, la vie que j'avais vécue. Je ne pouvais pas redevenir l'ombre d'un autre, une petite partie de sa présence au monde.»(p. 49)

Santosh va tout à trac abandonner son maître pour travailler dans le restaurant d'un Indien qu'il a rencontré. Il va y réussir - mais il doit aussi commencer à travailler pour de bon, avec très peu de loisirs - c'est cela aussi le prix de la nouvelle identité et de la liberté. Il va retourner voir la noire et lui demander de l'épouser. Comme lui dit son nouveau patron : «Tu vas être un homme libre. Un citoyen de ce pays. Et le monde entier te sera ouvert»(p. 67).

Sauf que ce n'est pas si simple et que l'on ne saura jamais si ce qui arrive est mieux que le point de départ. Il est littéralement impossible de le savoir car Santosh n'est plus le même. Il a désormais plusieurs mondes : Washington et ses rues, le restaurant où il travaille et sa maison dans le quartier noir. Cette maison «elle a une drôle d'odeur. Tout m'y paraît singulier, mais ma force, dans cette maison, c'est de m'y sentir étranger. J'ai fermé mon esprit et mon cœur à toute nouveauté, à la langue anglaise, aux journaux, à la radio et à la télévision, aux images sur les murs – des coureurs et des boxeurs hubshi et des musiciens hubshi. Je ne veux plus rien apprendre, je ne veux plus rien comprendre.

Je suis un homme simple qui a une fois décidé de voir et d'agir à son idée et c'est comme si j'avais déjà eu plusieurs vies. Je ne veux pas leur en ajouter d'autres.»(pp. 67-68).

Naipaul finit sur une conclusion encore plus troublante. L'histoire se passe à l'époque des émeutes raciales aux Etats-Unis et quelqu'un a inscrit à la peinture sur la maison, pour la protéger, «Ici un frère». Voilà ce qu'en dit Santosh :

«Je comprends ce qu'il veut dire et pourtant je me demande frère en quoi ? frère de qui ? Dans le passé j'étais mêlé à l'eau du grand fleuve, je ne m'étais jamais séparé, avec une vie à moi. Mais je me suis contemplé dans une glace et j'ai décidé d'être libre. Le seul avantage de cette liberté a été de me faire découvrir que j'avais un corps ; que je devrai pendant un certain nombre d'années, nourrir et habiller ce corps. Et puis tout sera terminé.»(p. 68).

Les déplacements nous séparent – de la communauté mais aussi plus gravement de l'évidence de la vie. Ils font accéder à une conscience nouvelle et donnent une, des identités. Ils libèrent mais il est impossible de savoir après-coup ce qui valait mieux de l'inconscience et de la dépendance ou de la conscience et de la liberté. Ils font faire l'épreuve de la liberté et de l'individualité.

Changeons maintenant de registre pour parler de déplacements de toute autre nature – ceux du tourisme, à travers ce qu'en dit Michel Houellebecq dans *Plateforme*, son roman de 2001.

Le héros du livre, fonctionnaire du ministère de la Culture travaillant au financement des projet d'avant-garde, nihiliste, cynique et désabusé, revendique des rêves médiocres, comme tous les habitants d'Europe occidentale : il veut voyager ou, plutôt, faire du tourisme, c'est-à-dire voyager sans danger, sans la barrière de la langue, sans les risques de vol ou d'arnaque, sans les difficultés des transports (p. 34).

Le livre est, comme tous les romans de Houellebecq, une histoire croisée.

Du point de vue narratif, c'est un roman racontant l'histoire d'amour et de sexe entre le narrateur, Michel, et Valérie sa compagne, une histoire qui finit tragiquement avec la mort de Valérie dans un attentat terroriste contre une station de tourisme de Thaïlande et Michel qui se laisse ensuite mourir à Pattaya.

Thématiquement, c'est une réflexion sur le tourisme dans les sociétés occidentales condamnées par la gestion marchande, l'argent et la compétition et vouées au nihilisme individualiste. Il s'agit donc d'un roman à thèse ou d'un roman philosophique.

Le livre aborde le tourisme en deux temps. D'abord par la description des épisodes du circuit-aventure acheté chez Nouvelles Frontières au cours duquel Michel rencontre Valérie. C'est l'objet de la première partie Tropic Thaï.

La seconde partie, très longue, intitulée *Avantage concurrentiel*, entrelace l'histoire à Paris de Michel et Valérie et une réflexion sur le tourisme du point de vue de sa gestion, de son développement, de sa signification sociale. Il faut dire que si Michel est un consommateur désabusé de tourisme, y compris sexuel, Valérie travaille dans un grand groupe touristique qui lance de nouveaux produits. C'est à l'occasion du lancement d'un produit innovant de tourisme sexuel que se produira l'attentat qui met fin à l'histoire, mais ce n'est pas juste un artifice romanesque : en fait la réaction terroriste est une réaction à un modèle de développement qui est au cœur de la description de la société occidentale que fait Houellebecq. Ma présentation est schématique mais le livre de Houellebecq l'est aussi, ce qui n'est pas en l'occurrence son défaut. Au contraire, avec ce caractère schématique s'exacerbent les traits d'une description.

Le description de l'expérience touristique dans la première partie est à la fois caricaturale, exacte - et déprimante : circuits codifiés, séjours vendus sur catalogue, groupes et effets de groupes, transports interminables, équipement standard (guide, sac, chaussures, camescopes, pharmacie), palaces normés, guides-accompagnateurs gentils. Avec un cocktail d'ingrédients bien rodés : un peu de culturel (les temples), un peu de tradition locale (les danses traditionnelles, la nourriture), un peu de marketing de l'exotisme (les souvenirs qu'on achète), un gros peu de consommation visuelle par camescope et caméra interposés, un peu de sexe (les massages thaï), et par dessus tout cela des clichés sur soi, la vie, les autres, l'humanité, le respect d'autrui, les différences, le paradis terrestre, etc., etc. Le paradoxe est qu'il n'est question que de découverte, de relation à l'autre, d'ouverture mais qu'en fait les identités s'accusent, se durcissent, se referment sur elles-mêmes. Avec aussi un dédoublement de soi : il y a celui qu'on est dans le monde ordinaire et réel et celui qu'on est en tant que touriste dans le monde de la vacance, de l'évasion, du jeu. Le fonctionnaire de la culture devient un aventurier. Houellebecq n'exagère pas : c'est bien ainsi qu'est l'expérience touristique standard, quel que soit son prix ou sa destination plus ou moins lointaine. La mauvaise foi nous empêche de le reconnaître : le mauvais touriste, le touriste ridicule, bref le touriste ordinaire, c'est toujours l'autre, le voisin, jamais nous.

Trois citations.

A propos de la visite des temples d'Ayathaya :

«Selon le guide Michelin, il fallait prévoir trois jours pour la visite complète, une journée pour la visite rapide. Nous disposions en réalité de trois heures ; c'était le moment de sortir les caméras vidéo»(p.87)

Au moment de la remise des questionnaires de satisfaction :

«Dans l'après-midi du 2 janvier, je trouvai sous ma porte le questionnaire de satisfaction Nouvelles Frontières. Je le remplis scrupuleusement, cochant en général les cases»Bien». C'est vrai, en un sens, tout était bien. Mes vacances s'étaient déroulées de façon normale. Le circuit avait été cool, mais avec un parfum d'aventure ; il correspondait à son descriptif». (p. 137)

Enfin à l'aéroport au moment du retour :

«Bien que le hall de l'aéroport soit entièrement couvert, les boutiques affectaient la forme de huttes, avec des montants en teck et un toit de palmes. L'assortiment de produits mêlait les standards internationaux (foulards Hermès, parfums Yves Saint-Laurent, sacs Vuitton) aux productions locales (coquillages, bibelots, cravates de soie thaïe) ; tous les articles étaient repérés par des codes barre. (...)Pour le voyageur en fin de parcours, il s'agissait d'un espace intermédiaire, à la fois moins intéressant et moins effrayant que le reste du pays»(p. 138).

Dans la seconde partie du livre, Houellebecq aborde de manière plus «théorique» le tourisme, à travers les aventures professionnelles de Valérie, l'amie de Michel, et de son patron Jean-Yves. Valérie et Jean-Yves changent de société et passent de Nouvelles Frontières à une filiale du groupe Accor rebaptisé pour l'occasion Aurore. On retrouve dans le roman de Houellebecq, comme déjà dans *L'extension du domaine de*

la lutte, une description de la vie des managers d'entreprise, mais comme le secteur d'activité est l'industrie touristique, c'est l'occasion d'une réflexion sur le développement touristique contemporain.

Le tourisme de masse et de loisir, le modèle fordiste du *Sea, Sand, Sun and Sex* a correspondu à une époque mais les clubs s'essouffent. Que proposer de nouveau ? Il y a ceux qui, comme un caricatural sociologue du nom de Lindsay Lagarrigue, défendent un tourisme d'authenticité et de rapport éthique à l'autre. Il y a ceux qui défendent la lutte contre l'ennui et la découverte. Cela va donner dans un premier temps l'idée de coupler les séjours «balnéaires» avec des circuits découvertes, les clubs et le tour-operating. Mais Michel, au dernier soir alcoolisé d'un séjour-enquête dans un club de Cuba, propose tout simplement d'organiser efficacement le tourisme sexuel déjà ouvertement pratiqué à Cuba, Saint Domingue ou en Asie en promouvant des clubs de «tourisme de charme». C'est évidemment le lancement de ce nouveau produit, les clubs Aphrodite, qui déclenchera le drame final, avec la réaction terroriste.

C'est la partie du livre qui a choqué. Il est vrai que Houellebecq ne s'embarrasse pas de nuances :

«D'un côté tu as plusieurs centaines de millions d'Occidentaux qui ont tout ce qu'ils veulent, sauf qu'ils n'arrivent plus à trouver de satisfaction sexuelle : ils cherchent, ils cherchent sans arrêt, mais ils ne trouvent rien et ils en sont malheureux jusqu'à l'os. De l'autre côté tu as plusieurs milliards d'individus qui n'ont rien, qui crèvent de faim, qui meurent jeunes, qui vivent dans des conditions insalubres et qui n'ont plus rien à vendre que leur corps et leur sexualité intacte. C'est simple, vraiment simple à comprendre : c'est une solution d'échange idéale.»(p. 252)

Ce n'est pas cette idée d'un tourisme sexuel organisé, qui va me retenir ici. De toute façon, il y a chez Houellebecq une hantise de la disparition de la sexualité et du désir et on la retrouve dans tous ses romans jusqu'au dernier.

Ce qui m'intéresse plus, c'est le diagnostic très sombre de l'évasion comme unique moyen de se tirer d'une société qui a réussi à force de travail et d'inventivité mais dont «la conscience innocente de son droit naturel à dominer le monde et à orienter son histoire a disparu»(p. 307). Comme le dit Michel :

«Européen aisé, je pouvais acquérir à moindre prix, dans d'autres pays, de la nourriture, des services et des femmes ; Européen décadent, conscient de ma mort prochaine et ayant pleinement accédé à l'égoïsme, je ne voyais aucune raison de m'en priver. J'étais cependant conscient qu'une telle situation n'était guère tenable, que des gens comme moi étaient incapables d'assurer la survie d'une société, voire tout simplement indignes de vivre. Des mutations surviendraient, survenaient déjà, mais je n'arrivais pas à me sentir réellement concerné ; ma seule motivation authentique consistait à me tirer de ce merdier aussi rapidement que possible». (p. 307-308)

Le déplacement pour se tirer de là, pour fuir, pour décrocher, oublier, s'étourdir. C'est ici qu'il faudrait étendre la réflexion de Houellebecq en une phénoménologie de l'attitude touristique qui est présente chez lui de manière latente.

Le touriste est à la recherche d'un monde qui ne pèse pas, libre de l'angoisse et du sérieux du monde «réel». Il valorise le dépaysement, la curiosité et la découverte, une attention ouverte aux choses et aux êtres – même si cette ouverture est le plus souvent, par la force des choses et la logique des situations, une ouverture imaginaire ou faussée par les stéréotypes.

Effectivement, dans la réalité, les comportements sont souvent fort peu idéaux et même tout à fait vulgaires. Le touriste est en effet à la recherche d'une liberté négative pour se débarrasser du quotidien, de la routine, des obligations, pour faire place aux déterminations du plaisir mais sur un fond de désir de sécurité qui fait chercher l'exotisme dans la redite et le cliché. Le touriste veut vivre son expérience dans la sécurité. Il voudrait même jouir d'une sorte d'immunité : il ne devrait être victime ni des voyous, ni des terroristes, pas même des raz-de-marée et des catastrophes naturelles. Il ne faut pas non plus qu'il soit trop vivement troublé, ému ou surpris – il a juste besoin d'être dépaycé, intrigué et heureusement surpris. La vraie vie oui, mais pas pendant trop longtemps ni au point de vous faire abandonner la votre : il suffit qu'il y ait un intermède.

Derrière le désintéressement du touriste, il y a aussi beaucoup d'indifférence et d'irresponsabilité face aux dégâts de toute sorte qu'il cause à la nature, à l'environnement, aux groupes humains et à leurs cultures. Le touriste pense qu'il a pour ainsi dire tous les droits que confère le décrochage d'avec les obligations du

quotidien, tous les droits que confère l'état de «vacance» qui suspend en quelque sorte les contraintes sociales. Le tourisme fuit le souci jusqu'à l'insouciance. Il fuit aussi la contrainte ordinaire jusqu'à la témérité en s'engageant dans des aventures dangereuses d'où il espère qu'on viendra toujours le tirer que ce soit au titre des assurances ou de l'assistance aux touristes.

Enfin, la perception touristique est faite de sautilllements, d'intermittences et d'interruptions ; elle est curieuse mais aussi distraite, instable, sensible aux ambiances et aux atmosphères, sans mémoire autre que celle des prothèses techniques que sont les inévitables et indispensables caméscopes et caméras numériques à travers lesquels on voit ce qu'on ne regarde pas et enregistre ce qu'on s'empressera d'oublier sous prétexte qu'il en reste toujours une trace virtuelle, pour le cas où on en aurait besoin. Houellebecq exagère le trait mais à raison et c'est à raison aussi qu'il fait du tourisme une caractéristique de notre temps et de l'esprit de notre temps.

Le plus curieux, maintenant, si l'on se retourne en arrière, c'est de constater qu'en fin de compte Naipaul comme Houellebecq terminent de manière également noire :

«Mon appartement sera loué à un nouveau résident. On m'oubliera. On m'oubliera vite.» conclut Michel dans *Plateforme* (p. 370).

«Le seul avantage de cette liberté a été de me faire découvrir que j'avais un corps ; que je devrai pendant un certain nombre d'années, nourrir et habiller ce corps. Et puis tout sera terminé.» conclut Santosh chez Naipaul (p. 68).

Je ne suis pas certain qu'il faille y voir une symétrie exacte qui renverrait dos à dos les deux formes de déplacement et déboucherait sur un éloge de la sédentarité. Je crois plutôt que dans les deux cas, on débouche sur des questions d'identité lourdes à porter. L'une est l'identité individualiste égoïste dont le touriste cherche à se défaire régressivement dans le plaisir et l'insouciance. L'autre est l'identité individualiste tout court, pas encore forcément égoïste, mais que vient à conquérir celui qui fait acte de liberté et choisit sa vie, comme c'est le cas pour Santosh. Et la double leçon à partager serait que les identités sont lourdes à porter et qu'en plus elles apparaissent finalement peu de choses : fragiles, questionnables, «unes parmi tant d'autres », tellement sans importance finalement.

Ainsi nous en venons des variétés du déplacement aux problèmes de l'identité : qui suis-je ? Que veux-je être ? Qu'est-ce que je veux être ? Qu'est-ce que je ne veux pas être ? Qui je veux oublier ? Qui je veux tuer en moi ? Les déplacements et les expériences sont des pièces dans la construction, la reconstruction, la destruction, la fiction de l'identité. Le touriste de Michel Houellebecq veut oublier qui il est et tout simplement jouir – et il en meurt. L'immigré de Naipaul ne sait plus ce qu'il veut, sinon qu'il ne veut plus avoir d'autres vies – jusqu'au moment, qui viendra sûrement, où il voudra retourner chez lui avoir l'impression de retrouver ses racines ou tout simplement voyager comme un touriste «ailleurs».

Finalement, est-il si surprenant que dans notre monde de déplacements les problèmes principaux soient identitaires ? Les variétés du déplacement débouchent en fait sur les incertitudes de l'identité.

Bibliographie

V.S. Naipaul, *Dans un état libre*, trad.franc., Paris, Albin Michel, 1971
M. Houellebecq, *Plateforme*, Paris, Flammarion, 2001.